



CAMERA OSCURA

CHRISTIAN SAUVÉ

Espions, huis clos, héros littéraires et réalité morbide sont les quatre improbables piliers de cette livraison de *Camera oscura*. Avouez-le : vous ne savez pas à quoi vous attendre.

2015 : l'année de l'espion

Parfois, certaines idées s'imposent d'elles-mêmes. C'est ainsi que 2015 a été l'année de l'espion au grand écran, avec pas moins de six films à grand budget portant sur le sujet : de James Bond lui-même à deux pastiches s'inspirant de son image, d'un sombre drame de guerre froide à un spectacle d'action contemporain en passant par une comédie délicieusement rétro.

Évidemment, l'espion tel que présenté au grand écran a rarement à voir avec la réalité des opérations clandestines sur le terrain. Avant d'explorer les délires des autres films au programme de cette *Anno Furtivus*, arrêtons-nous à **Bridge of Spies** [Le Pont des espions], la plus récente collaboration entre Tom Hanks et Steven Spielberg. S'inspirant de faits vécus, **Bridge of Spies** raconte l'aventure d'un humble avocat américain happé par le monde clandestin, à la défense de l'espion russe Rudolf Abel d'abord, puis appelé à Berlin pour négocier un échange de « prisonniers politiques » entre superpuissances. Oubliez les poursuites automobiles, fusillades et explosions. **Bridge of Spies** est un film qui s'apparente au réalisme, présentant notre héros comme un homme intelligent à la mallette emplie de documents plutôt qu'en tant que superhéros désinvolte prêt au meurtre.

C'est un choix à double tranchant. S'il est rafraîchissant de voir un thriller d'espionnage destiné aux adultes (avec une vision du monde



plus optimiste que les adaptations de John Le Carré), il faut tout de même avouer que **Bridge of Spies** manque parfois de mordant. Malgré l'habituelle réalisation excellente de Spielberg, les deux heures vingt du film finissent par peser étant donné la linéarité de l'intrigue. On recommandera le film en partie comme antidote aux délires « d'espionnage » trouvés ailleurs, en rappelant que le réalisme n'est pas nécessairement garant du plaisir cinématographique... et vice-versa.

De **Bridge of Spies** à **The Man From U.N.C.L.E.** [Des agents très spéciaux : Code U.N.C.L.E.], le saut n'est pas considérable. Après tout, les deux films se déroulent dans les années 1960 et se paient, comme il se doit, un long détour à Berlin. Mais **The Man From U.N.C.L.E.** est inspiré d'une vieille série télévisée qui ne se souciait pas trop du réalisme. La version grand écran, menée par Guy Ritchie, s'avère une comédie célébrant l'atmosphère des années soixante, mettant en vedette un Américain et un Russe forcés de travailler ensemble pour faire échouer un inquiétant cas de prolifération nucléaire. Armie Hammer et Henry Cavill y tiennent la vedette, épaulés par Alicia Viklander – on peine à imaginer un trio plus photogénique, surtout lorsqu'ils déambulent à Rome en quête d'indices. Il y a un plaisir particulier à voir jusqu'à quel point le film est déterminé à rester fidèle à l'esthétique des films des *sixties* : la cinématographie ne s'emballe pas trop, les décors d'époque sont crédibles, même le rythme semble être celui des films de l'époque.

En revanche, il y aurait eu moyen de faire mieux. Le film semble un peu décousu et l'humour très particulier qui l'anime n'est pas nécessairement au goût de tous. (On prendra pour exemple une séquence d'action où nombre de cascades se déroulent en arrière-plan, pendant qu'un personnage se paie une petite collation nocturne en attendant le bon moment pour intervenir.) **The Man From U.N.C.L.E.** s'avère un film plaisant, mais peut-être un peu plus retenu qu'espéré. Et que l'on ne s'y trompe pas : ne vous attendez pas à un aperçu du métier d'espion ! Le réalisme est au second plan, derrière les répliques charmantes des trois têtes d'affiche.

Si les rires vous intéressent, vous préférerez sans doute **Spy** [Espionne], mettant en vedette Melissa McCarthy. **Spy** est avant tout une franche comédie qui tente occasionnellement de se faire passer



pour un film d'espionnage. McCarthy y joue une agente de soutien à un ersatz de Bond, lui chuchotant des conseils à l'oreille à partir des quartiers généraux de la CIA pendant qu'il œuvre en terrain ennemi. Des trahisons font en sorte qu'elle se retrouve abruptement promue au poste d'agente active, tentant de déchiffrer un complot tout en ne montrant pas trop son inexpérience.

Spy déconstruit le mythe de l'agent secret à la James Bond. C'est un film qui s'attaque joyeusement à la plupart des poncifs du genre, montrant les incohérences de la forme avant de livrer une conclusion plus conventionnellement satisfaisante.

La vulgarité est au premier plan, mais on remarque tout de même une réalisation ambitieuse. Si on ne confondra jamais ce film avec un authentique film d'action, il semble tout de même plus structuré que les autres films du réalisateur Paul Feig et se paie une excellente scène de combat en pleine cuisine. Le clou comique du film



est sans doute la prestation de Jason Statham, qui pousse l'absurdité de ses rôles d'action habituels à des sommets délirants. Pour le reste, c'est un film à prendre ou à laisser, selon l'opinion que l'on a de la *persona* comique abrasive de McCarthy, tout en notant que ses aspects les plus irritants sont ici soigneusement adoucis. Les parodies de Bond sont nombreuses, mais **Spy** a l'avantage d'un point de vue bien particulier.

Ceci dit, **Spy** n'est pas le seul hommage comique à Bond à paraître en 2015. Impossible de passer sous silence **Kingsman : The Secret Service** [**Kingsman : Services secrets**]. Ici, le concept est simple : un jeune désœuvré anglais est recruté par les services clandestins britanniques pour se faire enseigner les valeurs anglaises traditionnelles au service de l'humanité. Dans cette version anti-*chav* de *Pygmalion*, les poncifs de Bond sont célébrés et poussés au maximum. **Kingsman** n'est pas une franche comédie autant qu'un film d'action aux relents comiques, réalisé avec beaucoup d'énergie par Matthew Vaughn.

La prémisse faisait craindre un film aussi grossier que **Kick-Ass** (du même scénariste/réalisateur) mais **Kingsman** célèbre sans retenue les vertus du gentleman-espion bien habillé, impeccablement articulé et impitoyable lorsque débute l'action. (« *Manners maketh man* » entonne le mentor du héros avant de tabasser des ruffians.) Colin Firth est quasi parfait en parrain vétéran. Une des meilleures scènes

du film consiste à voir Firth se déchaîner lors d'une fusillade endiablée sur le plancher d'une église. Qui aurait cru que Firth, aussi doué soit-il, avait le panache d'un authentique héros d'action ? Pour le reste, on appréciera l'hommage à la fois ironique et senti aux films d'action/espionnage, en passant par un antagoniste fort particulier et une finale en pleine forteresse ennemie. Rythme et énergie sont au rendez-vous, aidant à faire pardonner certains excès puérils regrettables.

Mais si les hommages à Bond pullulent, il faut aussi faire remarquer que le modèle original demeure d'actualité. Car Bond est revenu à l'écran en 2015 avec **Spectre** [007 Spectre], un film d'autant plus attendu qu'il s'inscrivait dans les attentes créées par le volet précédent. Ici, après sa reconstruction dans **Skyfall**, on voit Bond retourner à ses sources, avec la présence fantomatique de S.P.E.C.T.R.E. et une intrigue qui renoue occasionnellement avec la structure habituelle des films de Bond. Daniel Craig s'avère aussi efficace lors de cette quatrième performance en tant que Bond et quelques séquences magnifiques rappellent que Sam Mendes est un réalisateur compétent (dont une longue séquence initiale qui laisse une fort bonne impression).

Mais l'ère Craig s'est avérée une période en dents de scie pour la série. **Casino Royale** et **Skyfall** se classent déjà près du sommet du panthéon Bond, alors que **Quantum of Solace** et maintenant **Spectre** font moins bien. Pourquoi ce désenchantement ? D'abord, **Spectre** soumet à nouveau l'idée d'un Bond en reconstruction depuis **Casino Royale**. Quatre films à attendre l'arrivée de l'authentique Bond au sommet de ses pouvoirs, c'est trop long. Ensuite, **Spectre** fait fausse route en reliant intimement Bond à son ennemi – rendant l'univers de la série petit et convenu comme tant d'autres films récents. Enfin, la pire idée de **Spectre** est de tenter d'imposer rétroactivement un complot englobant



les trois films précédents, provoquant plus de protestations que d'illuminations. Au-delà des erreurs de conception, **Spectre** a des problèmes de déroulement plus dérangeants encore : le scénario semble arriver au bout de ses idées au milieu du film, oubliant des personnages en cours de chemin et s'égarant dans des culs-de-sac narratifs. Bref, c'est un retour à la moyenne pour **Spectre**, et un gaspillage de bonnes idées souvent récupérées des films précédents. Peut-être que Mendes et Craig sont restés trop longtemps aux commandes de la série... On verra ce que donnera le prochain épisode, épisode inévitable car, sur le plan commercial, **Spectre** a été un succès monstre.

Autre succès monstre : le cinquième volet de la série **Mission Impossible : Rogue Nation** [**Mission : Impossible – La Nation Rogue**]. Presque vingt ans après ses débuts, celle-ci renoue avec la tradition de faire confiance à un nouveau réalisateur (Christopher McQuarrie, un habitué des films de Tom Cruise) et de miser sur les cascades, l'atmosphère de suspense haute technologie et une équipe servant à bien mettre en vedette son protagoniste. Cruise, maintenant cinquantenaire, ne laissera personne lui dire qu'il est trop vieux pour être le héros d'action Ethan Hunt. Le film débute avec une cascade où il se tient aux côtés d'un avion en plein décollage, démontrant pourquoi il demeure la fondation sur laquelle la série est construite. L'intrigue de **Rogue Nation** s'amuse d'ailleurs à examiner les péripéties de la série d'un œil peu sympathique alors qu'on désigne (encore) l'organisation clandestine IMF comme corrompue et qu'Ethan Hunt est (encore) forcé à agir sans appui officiel. Les péripéties se succèdent à un bon rythme, assurant au film une belle énergie et des moments forts à intervalles réguliers.

Le tout fonctionne bien. Si **Rogue Nation** n'est pas particulièrement audacieux en termes de structure narrative (en fait, un nombre étonnant de similitudes existe entre les scénarios de **Spectre** et **Rogue Nation**), c'est un film qui préfère investir dans la réalisation de ses séquences d'action. Résultat ? Un divertissement garanti. Des six films d'espionnage mentionnés ici, c'est sans doute celui dont le ton est le mieux contrôlé du début à la fin. Personne ne sera offensé, rebuté ou ennuyé par les moments moins marquants de **Rogue Nation**, et c'est cette caractéristique qui assure au film les meilleures notes.



Chose certaine, cependant : les férus d'espions en auront eu pour leur argent en 2015. Reste à voir si la tendance se poursuivra et quelle forme elle prendra.

Impossible d'échapper au huis clos

Le huis clos est depuis longtemps un des outils favoris des auteurs à suspense. L'impossibilité de quitter un endroit est un moyen sûr de faire monter la tension. Pour les cinéastes au budget limité, le huis clos offre l'avantage supplémentaire de minimiser les frais de production. Un seul décor bien employé peut ainsi suffire à une petite production. C'est pourquoi il n'est pas nécessaire d'attendre longtemps pour voir plusieurs nouvelles permutations sur le thème des personnages contraints de rester à un seul endroit.

Dans **The Numbers Station** [**Code ennemi**], c'est une attaque ennemie qui contraint deux agents de la CIA à demeurer en poste dans une installation militaire souterraine. Chargés d'assurer la permanence d'une « station chiffrée » qui transmet des codes à des agents éloignés, ils sont forcés par l'attaque à fermer les écouteurs et à tenter de comprendre ce qui se passe. Il y a des complications, y compris des contacts officiels qui pourraient s'avérer mensongers. L'essentiel du film se déroule donc dans un bunker, bien que le troisième acte laisse les choses s'échapper un peu, après quelques retournements ici et là.

Pour le pur huis clos, on passera donc à d'autres films. Pour le suspense haletant, on fera la même chose : **The Numbers Station** est un film peinturé par numéros, sans grandes surprises ou innovations. La réalisation est compétente sans être spectaculaire et aucun des acteurs n'impressionne particulièrement. **The Numbers Station** n'est pas vraiment un mauvais film, mais il peine à se distinguer malgré une prémisse modérément prometteuse. Même John Cusack, jadis un acteur d'un charme constant, semble perdre de sa vitalité depuis des années. On le voit maintenant surtout en tête d'affiche de thrillers à petits budgets, jouant aussi souvent un vilain qu'un héros.

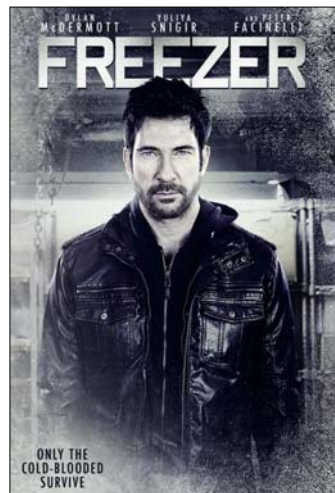
Il figure entre autres au générique de **Grand Piano** [v.o.a.]. Ici, le huis clos n'est pas vraiment plus hermétique, mais il est nettement plus mémorable. Un pianiste de haut calibre s'appêtant à débiter un récital devant une vaste foule voit une note gribouillée sur ses



partitions : « Une fausse note et tu meurs ! » Contacté par téléphone cellulaire par un mystérieux antagoniste (Cusack), le pianiste se fait expliquer les règles du jeu : il doit jouer une pièce excessivement compliquée sans faire une seule fausse note, sans quoi un tireur embusqué abattra son épouse présente dans la salle. Quel mélomane convaincu !

Si cette amorce d'intrigue vous paraît légèrement détraquée, cela reflète bien l'impression laissée par **Grand Piano**. Le scénario est absurde, aux limites du loufoque (même le bras droit de l'antagoniste fait remarquer que le plan de son patron n'a aucun sens), mais la réalisation hyperactive du film parvient à faire oublier quantité de petits défauts. À quatre-vingt-dix minutes (incluant un très long générique final), **Grand Piano** s'arrête rarement pour reprendre son souffle et le scénario multiplie les trouvailles pour maximiser son huis clos pourtant grand ouvert. Le pianiste réussira-t-il à alerter ses amis dans la salle ? Trouvera-t-il la bonne partition ? Parviendra-t-il à jouer parfaitement une pièce compliquée jusqu'à la dernière note ? Malgré un ridicule pleinement assumé, **Grand Piano** est un thriller bien contrôlé. De longs plans offrent parfois plusieurs points d'intrigue dans une même image, et le film a du style à revendre. De quoi satisfaire les amateurs de films à suspense en quête de quelque chose de différent.

En revanche, il y a certainement moyen de faire un huis clos plus claustrophobe ! Quoi de plus approprié pour un film canadien à petit budget que de s'enfermer dans un... congélateur ? C'est le pari que fait **Freezer** [v.o.a.] en suivant un protagoniste immobilisé dans un congélateur-chambre de restaurant, ligoté puis tabassé par des mafiosi russes convaincus qu'il leur a subtilisé un magot. Notre protagoniste a beau protester qu'il n'est qu'un quidam, il ne parvient pas à convaincre les mafiosi ni la séduisante jeune femme

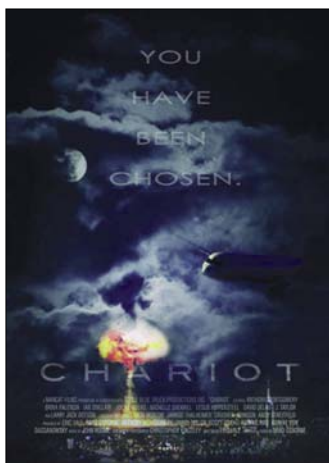


qui est supposée avoir les choses en main. Au fil de visites répétées, le spectateur en vient à se demander qui dit vrai dans tout cela. Passer tout ce temps à une température glaciale... l'expérience doit être pénible !

Pendant sa première moitié, **Freezer** tient bien la route : il y a un peu de mystère, des personnages qui s'affrontent, quelques surprises cachées dans les boîtes du grand congélateur... L'action réussit à garder un certain intérêt malgré des décors limités, et le protagoniste est sympathique. Malheureusement, c'est au troisième acte que **Freezer** s'affaisse. Une révélation remet en question non seulement l'essentiel du film, mais les fondations mêmes de l'attachement du public au protagoniste. Le mystère évacué, on reste déçu de voir où le film a choisi de se diriger. Une scène finale hors du congélateur a de quoi endommager ce qui était jusque-là un huis clos parfait, et ce, pour quelques répliques plutôt décevantes qu'un fondu au noir à l'intérieur du congélateur aurait pu éviter. On admirera un peu l'audace du scénario à maximiser son budget pour offrir quelques frissons particuliers, mais sans plus – **Freezer** aurait pu être plus réussi.

Des constatations similaires s'offrent au visionnement de **Chariot** [v.o.a.], un film qui ose tout de même parler d'apocalypse nucléaire et d'enjeux de sécurité nationale avec un budget ne dépassant même pas les 50 000 dollars. La première moitié est d'un intérêt immédiat, alors que sept étrangers se réveillent à bord d'un avion sans aucune mémoire : ils ne savent ni comment ils y sont arrivés ni pourquoi ils s'y trouvent. Au fil des conversations, des liens apparaissent et des identités sont révélées. Un fonctionnaire influent, une linguiste, une ménagère, un camionneur... Les choses deviennent beaucoup plus sérieuses quand les passagers déduisent qu'ils ont échappé de justesse à une attaque nucléaire sur les États-Unis. Mais pourquoi les a-t-on tous réunis à bord d'un avion ?

Malheureusement, la réponse est beaucoup plus terne qu'on pourrait le supposer. Au fil des révélations, le spectateur se rend compte que le film large sa logique et sa cohésion narrative. Alors que les véritables identités sont révélées, des non-sens apparaissent, des actions deviennent inexplicables et la prémisse ne tient plus debout. Quel dommage ! Surtout que, jusque-là, **Chariot** démontrait une certaine astuce en présentant de grandes idées avec des moyens de misère. Le huis clos



du film, au moins, est parfait : on ne sort jamais de l'habitable (même pas pour un plan convenu de l'avion) et on regarde à peine à l'extérieur. Hélas, ce huis clos imposé par un budget serré mène à une conséquence irréparable : le film n'a pas de conclusion. **Chariot** s'achève dans un moment de tension intense, laissant au public le luxe de décider des prochains événements. C'est tout à fait intentionnel, même tout à fait légitime étant donné la teneur de l'histoire et les limites de production du film, mais néanmoins décevant. Pour une fois que l'on demandait une échappée du huis clos...

Héros littéraires, films éponymes

À Hollywood, la poursuite du profit impose des décisions. Puisque les films coûtent cher à produire, il faut s'assurer des publics cibles nombreux. C'est pourquoi les séries de romans à succès sont si prometteuses. Si cela a fonctionné pour James Bond, alors pourquoi pas pour d'autres personnages de fiction populaires ? Ce raisonnement a mené à trois adaptations de longues séries de romans à suspense, toutes titrées du nom de leur héros pour rendre les choses parfaitement claires !

À première vue, **Alex Cross** [v.o.a.] semble un succès assuré. L'auteur de la série, James Patterson, est devenu une véritable machine à fiction populaire. Travaillant avec une longue liste de collaborateurs, Patterson (jadis un bien-placé de l'industrie de la publicité) publie maintenant quelques romans par année, la plupart d'entre eux dans des séries clairement identifiées. Mais avant James Patterson™, il y avait Patterson l'écrivain et sa série *Alex Cross* : un détective futé combattant des tueurs en série dans une longue liste de thrillers. Alex Cross n'en était pas à sa première prestation au grand écran, ayant été joué par Morgan Freeman dans **Kiss the Girls** en 1997 et dans **Along Came a Spider** en 2001. Mais une demi-génération plus tard, une remise à neuf paraissait une occasion lucrative, et Tyler Perry s'est vu confier le rôle dans un scénario inspiré de *Cross*, le douzième roman de la série.

Le réalisateur vétérinaire Rob Cohen mène le tout, racontant comment Cross a maille à partir avec un tueur œuvrant à Detroit. Perry, à la présence appréciable, joue Cross dans un scénario qui le présente comme un Sherlock moderne bien armé, tout aussi apte à faire des déductions de haut niveau qu'à empoigner une carabine et à atteindre ses cibles. Lui faisant face, Matthew Fox joue un antagoniste au physique finement ciselé. Hélas, ces deux acteurs sont sans doute ce qu'il y a de mieux dans ce film... qui se perd rapidement en sous-intrigues moches, en évidences maintes fois vues, en longueurs interminables et en scènes d'action mal réalisées. **Alex Cross** commet aussi l'erreur de tuer un personnage innocent, bousillant ainsi toute

bonne foi du spectateur jusque-là. La conclusion, un combat mal monté qui rappelle quantité de productions à petit budget, ne fait rien pour rehausser l'impact du film. Les critiques ont houspillé le résultat, le public est resté loin et, deux ans après sa parution, aucune rumeur ne laisse présager une suite.

Heureusement, il y a mieux. **Jack Ryan: Shadow Recruit** [**Jack Ryan: Recrue dans l'ombre**] n'est toutefois pas un film plus dénué d'intentions mercantiles. Le titre indique clairement qu'il s'agit d'une tentative de ressusciter le héros de feu Tom Clancy, après quatre films bien accueillis mais déjà vieux de dix à vingt-cinq ans. Ici, les grandes lignes des premières années de Jack Ryan sont remises à neuf. Universitaire lors des événements du 11 septembre 2001, le voilà qui s'engage pour servir son pays. Après une carrière militaire prometteuse mais interrompue par un grave accident d'hélicoptère, Ryan devient analyste financier avec une carrière parallèle secrète comme taupe pour les services de renseignements américains. On lui demande alors d'aller à Moscou enquêter sur les agissements louches d'une compagnie russe...



Shadow Recruit tente de faire deux choses à la fois. La première, présenter un thriller à mi-chemin entre les scènes d'action prenantes et les implications géopolitiques propres à plaire aux admirateurs de Tom Clancy. La seconde, présenter un héros à la fois capable de penser et de frapper, suffisamment jeune pour figurer dans une série de suites. C'est une modeste réussite : Chris Pine est fort sympathique en jeune Ryan, le scénario comporte quelques bonnes séquences d'action et le côté cérébral de la série est reflété dans quelques séquences d'analyse. En revanche, il ne faut pas s'attendre à beaucoup plus que la simple compétence. Plusieurs éléments du complot qui motive le film n'ont aucun sens, et l'implication de Ryan dans une série d'événements disparates n'est possible que dans des films. **Shadow Recruit** répond aux attentes mais ne les dépasse pas, un résultat moyen qui a été fidèlement reflété par des critiques tièdes et des recettes qui n'ont guère fait mieux que rembourser le studio Paramount pour les frais de production du film. Encore dans ce cas, on ne voit pas poindre à l'horizon de rumeur de deuxième film.

Mais il est possible pour les héros de romans de bien paraître au cinéma, comme l'a démontré l'accueil nettement plus enthousiaste qu'a

reçu **Jack Reacher** [v.f.], adaptation du roman *One Shot* de Lee Child. Il s'agit surtout d'une présentation du héros Jack Reacher, chevalier errant contemporain qui connaît des aventures partout où il passe. Presque tous les romans de la série Reacher sont indépendants, mais *One Shot* est une bonne porte d'accès au personnage. On le voit à son meilleur, capable d'utiliser son expérience d'ex-policier militaire tout en tabassant les vilains lorsque nécessaire. Réalisé de manière assez classique par Christopher McQuarrie, le film met surtout en vedette Tom Cruise dans le rôle de Reacher. Le choix n'a pas fait l'unanimité. Dans les romans, Reacher est une armoire ambulante de presque deux mètres de haut, capable de s'en prendre à pratiquement n'importe qui. Cruise, nettement plus petit, est tout de même en mesure de bien incarner l'intensité de Reacher – mais les débats sur la justesse de ce choix continuent de s'éterniser sur Internet, alors n'en rajoutons pas.

Ce qui fait un peu plus l'unanimité, c'est le succès de **Jack Reacher** comme film. Bien mené, il s'agit d'un film à suspense efficace, ne lésinant pas sur les poncifs du genre (telle une poursuite automobile en plein centre-ville), mais finement exécuté et avec suffisamment de petits détails intéressants pour bien boucler le tout. Le résultat a été conséquent, avec de bonnes recettes, un accueil critique favorable et, à l'écriture de ces lignes, une suite dont la sortie est prévue à l'automne 2016. Comme quoi la meilleure (et moins cynique) des trois tentatives de porter à l'écran un héros littéraire a été la seule récompensée d'une suite ! De quoi faire réfléchir Hollywood...



Esquisses réussies d'un monde pourri

Contrairement aux attentes, le cinéma à suspense n'est pas toujours un genre déprimant. Malgré la noirceur de son propos, le genre est souvent optimiste. Les détectives identifient le coupable, les guerriers rétablissent la paix, les vilains se font punir... et l'espoir demeure. Mais il n'en est pas toujours ainsi. De temps à autre, des films se livrent tellement au côté sombre de l'humanité qu'ils en viennent à hausser les épaules, maudire les failles du monde et suivre la logique de leur réalité morbide jusque dans ses conséquences les plus sombres.

Par exemple, **Fury** [v.f.] ne s'avère pas seulement une présentation de la vie des équipiers de chars d'assaut américains en plein théâtre

européen boueux de la Deuxième Guerre mondiale ; c'est aussi un regard cynique sur leurs actions. Ayant lieu durant les derniers mois de la Deuxième Guerre mondiale, **Fury** ne tente pas de montrer ses personnages sous un angle héroïque ou de présenter l'expérience guerrière comme exaltante. Dès les premières minutes, où les chars écrabouillent des corps abandonnés dans la boue, il est clair que ce ne sera pas une partie de plaisir. Les soldats américains ne sont pas particulièrement sympathiques : ils exécutent des prisonniers allemands, brutalisent leur nouvel équipier, reluquent dangereusement les femmes allemandes qui osent leur fournir à manger et ne survivent pas tous jusqu'à la fin. Brad Pitt est touchant en tant que vétéran hanté par ce qu'il a vu au combat, mais vil l'instant de quelques scènes. Le scénariste/réalisateur David Ayer fait rarement dans la dentelle (voir **End of Watch** et **Sabotage**) et **Fury** reflète bien son approche impitoyable.



Le résultat est tout de même prenant, malgré la déprime inévitable. Les trop rares scènes de combat entre chars d'assaut sont bien exécutées et laissent sur notre faim, même si l'approche la-guerre-c'est-l'enfer ancre le film loin de la célébration sans conséquence de ses scènes d'action. **Fury** ne se complaît pas dans la méchanceté gratuite, mais suggère que si le spectateur avait été dans les souliers de ses personnages, il aurait agi de la même façon. Tout cela donne un film qui laisse songeur, loin du triomphalisme guerrier trop souvent vu.

Plus près de notre époque, on notera la même attitude cynique dans **Nightcrawler** [**Le Rôdeur**], un sordide petit thriller prenant place dans le monde des actualités télévisées de Los Angeles. Moins un film à suspense soutenu qu'une étude d'un sociopathe en ascension, cette première réalisation du scénariste Tony Gilroy raconte comment un jeune homme avec plus d'ambition que de scrupules finit par



trouver sa vocation en tant que cameraman d'images-chocs pour satisfaire l'appétit des stations de télévision locales. Accidents, meurtres et autres scènes de crime deviennent ses endroits préférés. Lorsqu'il réalise qu'il peut se faire encore plus d'argent en prenant quelques libertés avec la réalité... qui osera l'arrêter ?

Satire des médias, étude d'un sociopathe repoussant, thriller illuminé par les nouveaux lampadaires DEL blancs qui remplacent les lumières jaune sodium de Los Angeles, **Nightcrawler** est un premier film fort bien réussi de la part de Gilroy. La performance de Jake Gyllenhaal en personnage superficiellement charmant mais complètement dépourvu de sens moral est aussi difficile que remarquable. Les rares personnages qui osent s'en prendre à son ambition démesurée paient cher leur attaque. Il ne faut pas creuser longtemps pour voir en **Nightcrawler** une critique à peine déguisée de l'hyper-capitalisme : le personnage est incapable d'être retenu par les forces de l'ordre, élimine la compétition à coups d'actes illégaux, met les médias à genoux devant lui et n'hésite pas à sacrifier ses employés pour une marge de profit plus élevée. La réalisation habile montre les choses selon le point de vue de son antihéros (bande sonore dissonante à l'appui) et va au bout de son propos en lui refusant sa punition. Aujourd'hui, suggère Gilroy, *le crime paie*.

Ce qui n'est pas un message si éloigné de « *Tu ne survivras pas ici. Tu n'es pas un loup, et ceci est maintenant le territoire des loups* », réplique-choc finale du thriller **Sicario** [v.f.], le plus récent film mené par Denis Villeneuve. **Sicario** s'intéresse à la guerre occulte qui ravage la frontière mexico-américaine, alors que les forces de l'ordre deviennent de moins en moins civilisées dans leur chasse aux narcotrafiants mexicains. À la suite d'une descente qui tourne mal, une policière américaine idéaliste est recrutée pour des motifs flous par un bizarre mélange de militaires, d'agents secrets et de mystérieux fonctionnaires. Tenue dans le mystère, elle participe à l'extraction d'un caïd du Mexique jusqu'aux États-Unis, puis se fait progressivement happer par la guerre entre gouvernement américain et criminels. Ce n'est pas une partie de plaisir, et si **Sicario** est en mesure de livrer quelques scènes haletantes (ah, ce passage à la frontière...), ce n'est pas un



film qui livre une conclusion réconfortante. Au mieux, la protagoniste s'échappera (peut-être) avec une parcelle de son idéalisme...

Il y a beaucoup à apprécier dans **Sicario** : la magnifique cinématographie de Roger Deakins, la main de maître avec laquelle Villeneuve réalise son film, les performances d'Emily Blunt, Josh Brolin et (surtout) Benicio del Toro, les répliques du scénario... Le tout se solde par un film à suspense pour adultes, dépourvu de réponses faciles, parfois un peu trop lucide et blasé devant la façon dont les « forces de l'ordre » se croient obligées de descendre au niveau de leurs adversaires. En revanche, c'est aussi un film avec sa part de ratés. Le cynisme est parfois surfait, manipulé pour prolonger le brouillard qui entoure la protagoniste. Le film se permet aussi un changement de protagoniste au début du troisième acte qui semble un peu malhabile. Aussi accompli soit-il, **Sicario** donne tout de même l'impression d'être inachevé, d'être à une réécriture près d'un film encore plus réussi. Ceci dit, même le résultat maintenant disponible plane haut au-dessus d'une bonne partie de la production hollywoodienne, renforçant l'excellente réputation de Villeneuve et assurant au film une poignée de nominations aux Oscars. Montrer le monde selon ses pires aspects n'est peut-être pas une partie de plaisir, mais c'est un acte nécessaire.

Bientôt à l'affiche

Qu'est-ce qui retiendra l'attention de *Camera oscura* durant les prochains mois ? Quelques titres prometteurs, dont l'exclusivité Netflix **Crouching Tiger, Hidden Dragon : Sword of Destiny**, la suite **London Has Fallen**, la comédie d'action **The Brothers Grimsby**, le regard sur les drones **Eye in the Sky**, ainsi que **Hardcore Henry**, un film d'action tourné entièrement à la première personne. En attendant de voir ce que cela donnera, bon cinéma !

Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au www.christian-sauve.com.

